

# Gare !

*On a peur, tant elle est belle !*

*Fût-on don Juan ou Caton.*

*On la redoute rebelle ;*

*Tendre, que deviendrait-on ?*

*Elle est joyeuse et céleste !*

*Elle vient de ce Brésil*

*Si doré qu'il fait du reste*

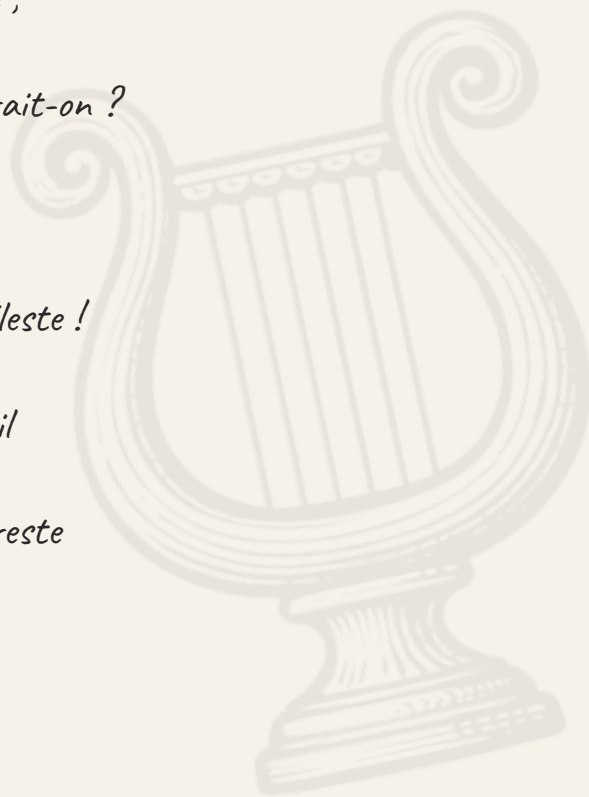
*De l'univers un exil.*

*À quatorze ans épousée,*

*Et veuve au bout de dix mois.*

*Elle a toute la rosée*

*De l'aurore au fond des bois.*



*Elle est vierge ; à peine née.*

*Son mari fut un vieillard ;*

*Dieu brisa cet hyménée*

*De Trop tôt avec Trop tard.*

*Apprenez qu'elle se nomme*

*Doña Rosita Rosa ;*

*Dieu, la destinant à l'homme,*

*Aux anges la refusa.*

*Elle est ignorante et libre,*

*Et sa candeur la défend.*

*Elle a tout, accent qui vibre,*

*Chanson triste et rire enfant,*

*Tout, le caquet, le silence,*

*Ces petits pieds familiers*



*Créés pour l'invraisemblance*

*Des romans et des souliers,*

*Et cet air des jeunes Èves*

*Qu'on nommait jadis fripon,*

*Et le tourbillon des rêves*

*Dans les plis de son jupon.*

*Cet être qui nous attire,*

*Agnès cousine d'Hébé,*

*Enivrerait un satyre,*

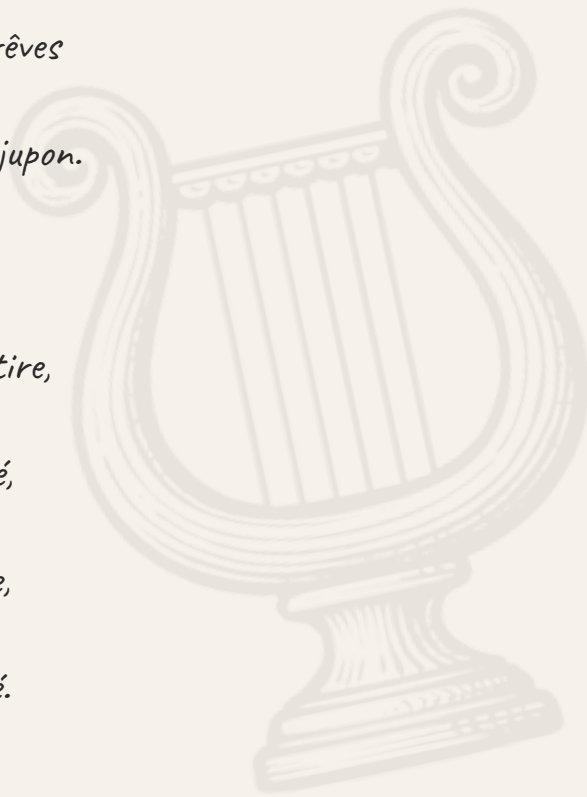
*Et griserait un abbé.*

*Devant tant de beautés pures,*

*Devant tant de frais rayons,*

*La chair fait des conjectures*

*Et l'âme des visions.*



*Au temps présent l'eau saline,*

*La blanche écume des mers*

*S'appelle la mousseline ;*

*On voit Vénus à travers.*

*Le réel fait notre extase ;*

*Et nous serions plus épris*

*De voir Ninon sous la gaze*

*Que sous la vague Cypris.*

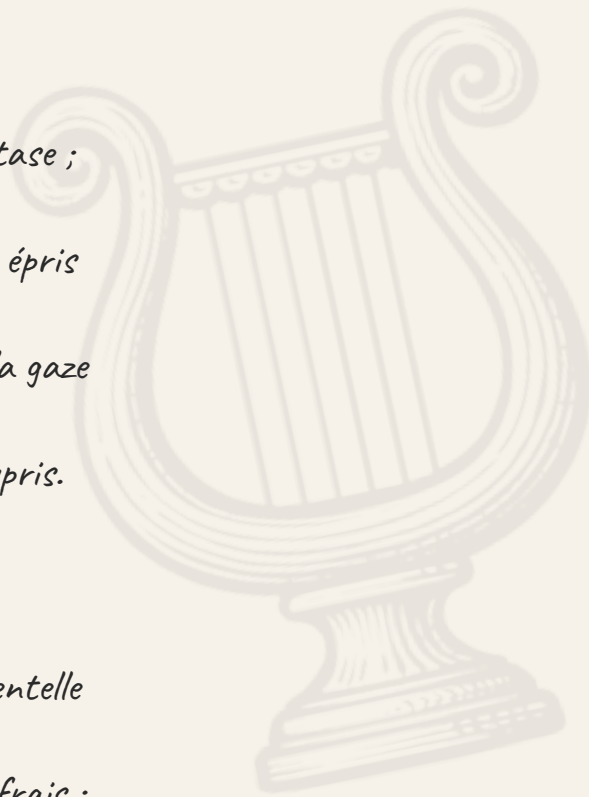
*Nous préférons la dentelle*

*Au flot diaphane et frais ;*

*Vénus n'est qu'une immortelle ;*

*Une femme, c'est plus près.*

*Celle-ci, vers nous conduite*



*Comme un ange retrouvé,*

*Semble à tous les coeurs la suite*

*De leur songe inachevé.*

*L'âme admire, enchantée*

*Par tout ce qu'a de charmant*

*La rêverie ajoutée*

*Au vague éblouissement.*

*Quel danger ! on la devine.*

*Un nimbe à ce front vermeil !*

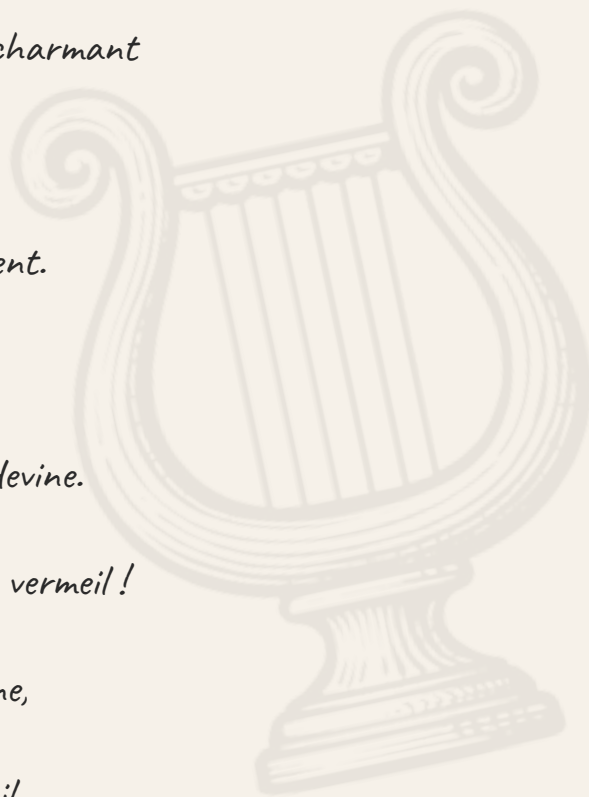
*Belle, on la rêve divine,*

*Fleur, on la rêve soleil.*

*Elle est lumière, elle est onde,*

*On la contemple. On la croit*

*Reine et fée, et mer profonde*



*Pour les perles qu'on y voit.*

*Gare, Arthur ! gare, Clitandre !*

*Malheur à qui se mettait*

*À regarder d'un air tendre*

*Ce mystérieux attrait !*

*L'amour, où glissent les âmes,*

*Est un précipice ; on a*

*Le vertige au bord des femmes*

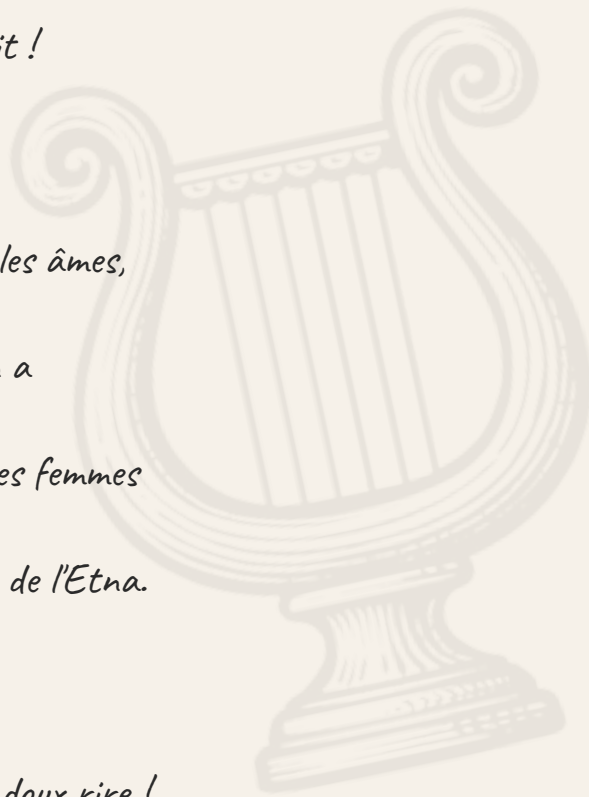
*Comme au penchant de l'Etna.*

*On rit d'abord. Quel doux rire !*

*Un jour, dans ce jeu charmant,*

*On s'aperçoit qu'on respire*

*Un peu moins facilement.*



*Ces feux-là troublent la tête.*

*L'imprudent qui s'y chauffait*

*S'éveille à moitié poète*

*Et stupide tout à fait.*

*Plus de joie. On est la chose*

*Des tourments et des amours.*

*Quoique le tyran soit rose,*

*L'esclavage est noir toujours.*

*On est jaloux ; travail rude !*

*On n'est plus libre et vivant,*

*Et l'on a l'inquiétude*

*D'une feuille dans le vent.*

*On la suit, pauvre jeune homme !*

*Sous prétexte qu'il faut bien*



*Qu'un astre ait un astronome*

*Et qu'une femme ait un chien.*

*On se pose en loup fidèle ;*

*On est bête, on s'en aigrit,*

*Tandis qu'un autre, auprès d'elle,*

*Aimant moins, a plus d'esprit.*

*Même aux bals et dans les fêtes,*

*On souffre, fût-on vainqueur ;*

*Et voilà comment sont faites*

*Les aventures du coeur.*

*Cette adolescente est sombre*

*À cause de ses quinze ans*

*Et de tout ce qu'on voit d'ombre*

*Dans ses beaux yeux innocents.*



*On donnerait un empire*

*Pour tous ces chastes appas ;*

*Elle est terrible ; et le pire,*

*C'est qu'elle n'y pense pas.*

*Victor Hugo (1802-1885)*

